

La redécouverte de l'Amérique avec Romeo Castellucci

Philippe Chevilley
@pchevilley

Chaque spectacle de Romeo Castellucci est une précieuse étoffe, un patchwork énigmatique qu'il coud et recoud au fil de longues tournées à travers l'Europe. Inspiré de l'essai politique de Tocqueville sur l'Amérique des années 1830, « Democracy in America » débarque à Bobigny, à la MC93, dans une version remaniée, allégée – et, au dire de ceux qui l'ont vu à la création au printemps, plus limpide. D'habitude, il ne faut pas trop chercher de fil conducteur chez ce faiseur d'images sublimes, qui fonctionne essentiellement par métaphores et associations d'idées. Ici, il y a un fil solide.

Après une introduction flamboyante en forme de défilé-ballet, qui tourne au grand jeu de mots avec ses drapeaux brodés de lettres d'or, on est plongé dans une nuit profonde. Bruits de rivière, étoiles scintillantes au sol... une femme apparaît, un enfant dans les bras, qu'elle échange bientôt contre un sac, à des ombres gesticulantes. Pour la survie de son foyer, la pionnière a troqué sa petite fille contre des semences et des outils. Plus tard, elle avouera à son mari ce « péché originel », à l'issue d'une longue scène de vaines prières dans un champ désolé – et elle sera clouée au pilori par la communauté villageoise.

Via deux saynètes, Castellucci a pris soin d'évoquer le calvaire des Noirs dans les champs de coton et celui des Indiens bernés

THÉÂTRE Democracy in America

De Romeo Castellucci.
D'après Alexis de
Tocqueville. Bobigny,
MC93, Festival d'automne
(01 53 45 17 17), jusqu'au
22 oct., puis tournée.

par les mensonges des colons, avant de représenter sous forme de fable cette démocratie naissante repliée sur elle-même, profondément puritaine et bigote. Dommage que le texte des deux Indiens balbutiant la langue des Blancs et celui du couple

de pionniers déshérités soient un peu laborieux. L'émotion initiale s'étiole.

Rituel évanescent

Heureusement, le metteur en scène passe la vitesse supérieure, nous plonge dans un flot d'images hallucinatoires illustrant la naissance d'une nation. Quelques dates et événements fondateurs sont projetés sur un rideau de plastique translucide, sorte d'écran magique derrière lequel se déploie un grand sabbat onirique. Danses traditionnelles ou tribales, il y a du « Sacre du printemps » dans ce rituel évanescent où l'on brandit des glaives et des rameaux dorés, où l'on retrouve la pionnière pécheresse et son enfant, nus et sacrifiés.

Ces tableaux flous et colorés qui versent peu à peu dans une abstraction métaphysique sont d'une beauté à couper le souffle. La bande-son inspirée de Scott Gibbons contribue à plonger le public dans une transe somnambule. « Democracy in America » est porté par six talentueuses actrices italiennes et douze danseuses franciliennes au taquet. Une allégorie de la « Democracy » jouée uniquement par des femmes, c'est en soi un bel acte théâtral. ■



« Democracy in America » est riche d'images oniriques. Photo Marie Clauzade

Lepoint.fr – 14 octobre 2017

La face cachée de l'Amérique selon Castellucci

Dans "Democracy in America", inspirée de Tocqueville, le metteur en scène évoque langage et puritanisme. L'Italien peint une série de tableaux saisissants.

PAR OLIVIER UBERTALLI



Pour le théâtrophile, assister à une création de Romeo Castellucci se rapproche de l'expérience du cinéphile qui dévore pour la première fois un long-métrage de Stanley Kubrick. On frémit les jours précédents la représentation, on disserte sur les dernières folies que prépare l'Italien, et on phosphore sur les tempêtes qu'il provoquera dans nos cerveaux. Pour *Democracy in America*, le metteur en scène d'avant-garde a choisi d'adapter librement le classique d'Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. « Cet essai est une analyse du *système démocratique* à partir de son expérience américaine plus qu'une analyse spécifique de la démocratie américaine, avance Romeo Castellucci. Ce qui m'a intéressé, c'est de chercher à savoir ce que ce mot *démocratie* veut dire aujourd'hui et de faire le chemin de curiosité qu'a emprunté Tocqueville il y a presque deux siècles. » Voilà pour la feuille de route qui, souvent chez l'Italien, s'apparente à un jeu de (fausses) pistes.

En ce 12 octobre, jour de la première, on s'installe donc dans la salle de la MC93 en silence, presque religieusement. Un grand écran de plastique, tel un papier bulle, cache la scène. Le noir se fait. La machine Castellucci démarre en trombe. Enregistrements de propos d'adeptes de l'Église pentecôtiste agressant nos tympanes, armée de danseuses en uniformes blancs dignes de l'armée russe, Indiens Ojibwés, couple de paysans, les tableaux s'enchaînent. L'architecture sonore décuple leur puissance. Ici, elle souligne le poids de l'histoire à l'entrée de statues gréco-romaines. Là, elle fait exulter le tintement de grosses clochettes d'or et mystifie les transformations scéniques du noir au blanc au noir.



« cocain army medicare »

Le metteur en scène ausculte le langage. La glossolalie d'Église pentecôtiste, ce fait de parler ou prier à haute de voix dans une langue qui paraît étrangère. Le parler des Indiens Ojibwés. Le « io sonno » (« je suis ») de Descartes. Le blasphème religieux chez les croyants. Les nouveaux idiomes en 3D. Les anagrammes aussi. Les majorettes de Castellucci, fanion en main, inventent ainsi une série aussi loufoque qu'improbable autour du titre *Democracy in America* : « aerodynamic ceramic », « delay crime macaroni », « camera demoniac cry » ou encore « cocain army medicare ».



Seuls deux tableaux contiennent des scènes plus posées où le langage « classique » reprend ses droits. Il y a ces deux Ojibwés qui se demandent s'il leur faut apprendre l'anglais au risque de perdre leur culture, bref, tout simplement leur peau. Et il y a ces colons qui rêvent de la terre promise et se disputent autour des ordres religieux et de la mauvaise récolte. Les deux actrices principales, Giulia Perelli, en Indienne dubitative puis superbe possédée, et Olivia Corsini, en complice Ojibwé et macho bourru convaincant, soutiennent avec force ces deux scènes plus frontales. « Ce sont les puritains qui, refusant l'amour qui traverse le Nouveau Testament, n'ont gardé du Livre que les dix commandements qu'il faut appliquer rigoureusement, constate le metteur en scène. Hors de cette rigueur,

point de salut, ni terrestre ni céleste. Pas de charité possible. On retrouve tout cela aujourd'hui dans le triomphe de l'individualisme et de l'égoïsme qui ont un peu submergé nos sociétés occidentales et c'était déjà écrit dans Tocqueville. »

Pas de lumière au bout du tunnel

Chez Castellucci, tout est mystique, violent, noir. Et il n'y a pas de lumière au bout du tunnel. Ou peut-être ces danses collectives de danseuses qui sautillent ici sous leurs casquettes blanches, là dans des robes bouffantes laissant entrevoir leurs fesses, ou encore là en longues robes rouges affublées d'un casque doré. Langage, puritanisme, existence de Dieu, le maestro italien joue avec ses thèmes de prédilection. Derrière les rideaux en plastique, les visions se floutent. Ses tableaux sont sombres, oniriques. Ils paraissent s'évaporer des *Alcools* d'Apollinaire et des *Fleurs du mal* de Baudelaire.

Parfois, on ne saisit pas exactement ce que l'on regarde. Alors chacun y va de son bon mot à la sortie de la MC93 de Bobigny. Chacun interprète à sa manière et a vu là une référence à la dégénérescence des États-Unis à la sauce Trump, là un puritanisme moisi de toute la société américaine en pleine affaire Weinstein. Qu'importe. Qu'importe que Tocqueville ne soit qu'un prétexte, qu'un déclencheur d'images et de séquences torturées. La force de Castellucci, à l'instar de Kubrick ou Lynch au cinéma, est de laisser le spectateur construire son monde et tracer ses propres lignes d'interprétation.

Jusqu'au 22 octobre 2017 à la MC93 de Bobigny. Puis, en tournée en province : 7 et 8 novembre à Maubeuge, 16 et 17 novembre à Martigues, 18 et 19 janvier 2018 au Havre, 25 et 26 janvier à Mulhouse, 1er et 2 février à Annecy, 7 et 8 février à Reims.





La pièce a été jouée à Montpellier, en juin, dans le cadre du Printemps des comédiens. PHOTO GUIDO MENCARI

«Democracy in America», grille de maux croisés

En octobre à Bobigny, Romeo Castellucci présentera sa pièce inspirée de Tocqueville. Une tragédie qui, à base de clins d'œil au cinéma, transforme l'histoire américaine en guerre linguistique.

Dans les hautes pinèdes du Printemps des comédiens, festival de théâtre qui se tient en juin à Montpellier, les spectateurs sortant de la pièce *Democracy in America* de Romeo Castellucci discutaient à voix basse de la question du mal. Ceux qui iront la voir en octobre à Bobigny (Seine-Saint-Denis), dans le cadre du festival d'Automne, se prendront à ruminer des sons d'un même genre.

Le mal ne connaît pas de saisons. Son espace est mental, la scène d'un théâtre - ou de ce qu'il en reste - substituée aux arcanes d'un monde peut-être réel, qui aurait ses pays et ses temps. Ici, quoi? L'Amérique, la démocratie? Ou ce qu'il en reste, en un lointain rappel au texte de Tocqueville qui sert de titre à Romeo Castellucci.

Democracy in America convoque sur son plateau une histoire de langues. La glossolalie, le «parler en langues», la parole qui ne veut rien dire (ne dit rien d'autre qu'elle-même, paradoxalement pure de signification) est le fil rouge d'une série de visions où l'idée de la langue prend toutes les formes matérielles en réserve. Des enregistrements sonores d'épisodes de glossolalie mystique dans une secte américaine, on passe à une longue succession d'anagrammes, combi-

nant les lettres du titre du spectacle - inscrites sur des étendards brandis par une armée de girls en uniformes de majorettes militarisées - en une série de signifiants pervers, d'un humour cynique («*de cocaine army medicare*», «*carcinome cream die*», etc., à l'inquiétant «*camera demoniac cry*»).

Colons. Castellucci, avec ces jeux de mots d'ouverture, nous introduit à une absence potentielle de sens au langage, une absence de signifié qui s'accompagne d'une inquiétude, de la recherche obstinée d'un sens à donner à la matière inexpressive de la langue et de l'écriture. Il ouvre un espace paradoxal où ce qui ne veut rien dire ne peut pas ne rien vouloir dire, un territoire vierge où le sens devra pénétrer coûte que coûte par la force, et il nomme cet espace d'un nom réel, historique: America. Ce-

lui d'un empire anglophone hanté par les langues fantômes qu'il a recouvertes et écrasées.

Suivent, énumérées dans le désordre, plusieurs versions de cette intrusion linguistique: des Amérindiens discutent de savoir s'il faut apprendre la langue anglaise des colons, avant de se débarrasser littéralement de leur peau, nous laissant sur une image d'écorchés humains. Les lettres d'un alphabet inconnu se forment dans l'espace au moyen d'une machine empruntée à une imagerie de science-fiction. Des girls de comédie musicale à la Broadway se transforment en assemblée de secte à la Kubrick, passant d'une expression ultra codifiée à une autre. Et surtout, au cœur du spectacle, une longue scène dialoguée oppose deux paysans puritains des débuts de l'Amérique blanche, Elizabeth et son mari, Nathaniel,

alors que la faim et la folie entraînent l'épouse dans le blasphème, violant le nom sacré d'un Dieu patriotique et capitaliste dans une langue amérindienne qu'elle ne connaît pas (phénomène au nom savant de xénoglossie).

Démoniaque. Toutes ces scènes d'Amérique sont saturées de représentations, de récits, d'images tirées de la grande narration états-unienne, et principalement du cinéma (Ford, Lynch, Kubrick, et le *musical*, la science-fiction, le western), qui aura peut-être été à «la démocratie en Amérique» ce que la tragédie était à la démocratie athénienne - sa pleine expression, celle de son origine autant que de sa chute, devenues impossibles à distinguer. La question du mal se pose quelque part là, dans l'écart entre une terra incognita et ce qui vient se construire en force sur elle, entre la matière et l'idée, entre la langue et la signification, écart où loge le démoniaque. Alors que la série de David Lynch vient de se refermer sur elle-même au pays de Trump, disons en passant que *Democracy in America* est le *Twin Peaks* de Romeo Castellucci.

On dit souvent du célèbre metteur en scène italien qu'il fait un théâtre

d'images: c'est dire qu'il fait un théâtre d'idées, de la rencontre des idées avec des matières. Les images de Castellucci se donnent comme des traductions, d'idées en matières et de matières en idées, traductions qui se veulent en partie illisibles, épaississant autour d'elles-mêmes le mystère de leur opération. S'il ne recule devant aucun effet, c'est qu'il cherche et donne à voir précisément ça: les effets des unes sur les autres (idées, matières) et inversement, indéfiniment. Idées: la langue, l'Amérique, la démocratie, Dieu, le mal, l'histoire, l'argent, le mythe et le spectacle du mythe. Matières: les langues, textes, corps, métaux, tissus, peaux, bruits et significations. Violentement mises en contact, les deux séries se troublent et se mettent à produire des effets et des rayonnements infinis: qu'il faudra maîtriser pour les ramener aux dimensions d'un théâtre, canaliser, pour les diriger sur un public, tamiser, pour qu'ils ne réduisent pas sur le champ ce dernier en cendres.

LUC HESSEL

Envoyé spécial à Montpellier

DEMOCRACY IN AMERICA
de ROMEO CASTELLUCCI
MC93 de Bobigny (93), dans
le cadre du festival d'Automne.
Du 12 au 22 octobre.
Rens.: www.mc93.com

Théâtre



Guido Mancani

Impressions d'Amérique

Parade de drapeaux, danses folkloriques, fermiers puritains... **ROMEO CASTELLUCCI** plonge Tocqueville dans un bigarré maelström entre Beckett et Broadway.

POUR SA DERNIÈRE CRÉATION, *Democracy in America*, Romeo Castellucci trouve l'inspiration dans le livre qu'Alexis de Tocqueville consacre, en 1832, à la fondation du système politique des Etats-Unis. Tous les chemins mènent à Rome affirme l'antienne, et Romeo Castellucci ne déroge pas à son obsession de commencer par s'interroger sur les voies qu'empruntent les prières pour parvenir jusqu'aux oreilles de leur divin destinataire.

un déroulé perturbé avec malice par des inserts arty

Ainsi, le spectacle s'ouvre sur le fameux tableau *American Gothic* peint en 1930 par Grant Wood et un dialogue réunissant un couple de fermiers puritains abandonnés par Dieu. L'enchaînement des scènes décline bientôt le melting-pot chorégraphique d'une population de migrants en s'inspirant de danses traditionnelles puisées au folklore de l'Albanie, de la Grèce, de la Sardaigne, de l'Angleterre, de la Hongrie et du Botswana.

Comme on feuillette un grand livre illustré dont les pages se tournent avec bonheur, le metteur en scène perturbe avec malice son déroulé par des inserts arty à l'instar de cette sculpture animée qui figure les membres découpés d'un cheval galopant dans le vide. Après les noirs et les blancs propres à la rigueur morale du puritanisme, on passe à l'exubérance des ors et des rouges avec la tenue d'un cérémonial païen. La transition nous conduit avec humour sur les terres des comédies musicales de Broadway. L'ironie succède à la fascination quand le regard de l'artiste se porte sur une Amérique perturbée se conjuguant au présent. Une parade de drapeaux propose le jeu typographique d'un Scrabble géant permettant de décliner toutes les possibilités de sens offertes par les lettres qui composent le titre du spectacle.

Ultime dédicace oscillant entre l'ethnologie et le stand-up, deux Indiens arpentent une plaine herbeuse où l'on s'attend à voir débouler un bison et entretiennent un échange d'une absurdité beckettienne. Quelques répliques suffisent pour comprendre qu'ils s'initient à la langue anglaise. En usant du rire comme pirouette pour conclure, Romeo Castellucci évacue la caricature dénonciatrice. Au grand Satan des uns et au Big Brother des autres, il préfère l'iconographie d'une Amérique qui ne serait au final qu'un énigmatique tigre de papier. Patrick Sourd

Democracy in America librement inspiré du livre d'Alexis de Tocqueville, mise en scène, décors, costumes et lumières Romeo Castellucci, en italien surtitré en français, **du 12 au 22 octobre à la MC93 de Bobigny**, tél. 01 41 60 72 72, www.mc93.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com